

MARIE ET SA VOCATION, L'Anneau d'Or, numéro spécial « D'Ève à Marie ou le destin de la femme », n 57-58, mai-août 1954

La femme est absente de l'histoire, dit-on volontiers. Voilà une vue bien superficielle des choses. Il est vrai que les grands noms de l'histoire, ceux qu'elle a retenus, sont surtout des noms d'hommes : conquérants, fondateurs d'empires, chefs d'état, que l'histoire, politique, diplomatique, militaire, économique et même l'histoire littéraire et artistique, nous apparaît comme l'œuvre des seuls hommes. Mais si l'on cherche qui les inspire, les soutient, les stimule dans leurs passions, leurs ambitions, leurs entreprises, leurs conquêtes, le rôle de la femme alors apparaît primordial, décisif souvent.

Il est une autre histoire, la grande histoire celle-là, l'histoire spirituelle de l'humanité. Et les femmes y jouent un rôle de premier plan. Deux figures culminent : Ève et Marie. Un geste de la première a détourné dès sa source le cours de l'histoire. Un oui dit à Dieu par la seconde a décidé du salut de l'humanité.

Méfions-nous toutefois d'une imagerie d'Épinal qui se complaît à opposer purement et simplement Ève et Marie. D'un côté la femme qui croit aux propos de l'ange perfide et met en doute la parole divine, désobéit dans l'espoir de devenir semblable à Dieu et finalement engendre le fleuve de souffrance et de péché qui submerge le monde. De l'autre, celle qui croit ce qui lui est dit de la part du Seigneur, n'a pas d'autre ambition que d'être son humble servante et devient la source jaillissante de toutes les grâces. Si Marie est bien, en un sens, la vivante antithèse de sa malheureuse aïeule, elle est aussi et d'abord sa gloire, la fille de la Promesse, de cette mystérieuse promesse faite par Dieu sous forme de malédiction contre Satan en présence du couple pécheur : « Je mettrai des hostilités entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon ».

Adam et Ève, exilés du bonheur, emportèrent avec eux cette promesse. Elle fut leur espérance durant les labeurs, dans les souffrances de l'enfantement, à l'heure dramatique entre toutes où, devant le cadavre de leur fils Abel, ils mesurèrent les conséquences de leur péché. Leur lointaine Petite-fille était déjà l'espoir de ces premiers pécheurs.

Les millénaires se sont écoulés, les générations ont succédé aux générations avant que s'accomplisse la promesse. Dieu n'est pas pressé. Ou plutôt Dieu n'a pas l'habitude de violenter sa création. Certes il aurait pu d'un peuple fruste faire surgir l'Immaculée, admirable exception, fleur au milieu des épines. Mais telle n'est pas sa pédagogie. Il ne demande pas à ses créatures des fruits hors saison ; il respecte les lois de maturation.

C'est peu à peu, de palier en palier, que l'humanité s'est élevée, sous la poussée de ce puissant ferment qu'est la grâce divine, vers plus de pureté, vers plus d'amour, vers plus de sainteté, vers Marie.

Et d'abord, entre tous les peuples de la terre, le Seigneur en choisit un avec qui il fit alliance et qu'il bénit. Cependant Israël multiplia ses infidélités ; Dieu alors « balaya son aire au grand souffle de la guerre » et réserva sa bénédiction pour le « petit reste » qui revint purifié par l'exil. Mais tout s'oublie vite. Les catastrophes et les leçons qu'elles comportent. Aussi la bénédiction divine se retira-t-elle des puissants du peuple, des orgueilleux, des rassasiés pour se concentrer sur cette petite élite juive sans éclat, sans pouvoir, ceux qu'on nomme les « anawim », les pauvres, les humbles, les affamés. C'est parmi eux que Dieu discerna celle dont toute la spiritualité tient dans ces mots : « Voici, je suis la servante du Seigneur ».

Marie, sommet d'Israël, sommet de l'humanité.

C'est une femme, c'est la Femme. Son destin a ceci d'exceptionnel qu'il noue les trois aspects de la vocation de la femme, la virginité, le mariage, la maternité et les porte à un degré inégalable

de perfection. Ce qui permet de répéter après Léon Bloy : « Plus une femme est sainte, plus elle est femme ». Pour entrer dans l'intelligence de ce destin, nous verrons Marie tour à tour en face de Dieu, de Joseph, de Jésus, de l'humanité.

Avant d'entreprendre cette méditation, il faut se dépouiller de tout intellectualisme. Le mystère de Marie échappe, en effet, à qui veut l'emprisonner en quelques formules et concepts. Il ne se livre qu'à un regard purifié. Il s'agit d'abord de retrouver l'innocence de l'œil ¹.

Virginité de Marie

Ce serait se tromper grossièrement que de se représenter la vie intérieure de Marie comme immobile, immobile à haute altitude. Un vivant n'est jamais immobile, un dynamisme incessamment le pousse du dedans vers des progrès et des dépassements, vers une toujours plus grande perfection. Ainsi de la vie spirituelle de Marie dont le ressort intime est la charité, cet amour qui vient de Dieu et va à Dieu. Dès sa naissance, Marie aime son Dieu d'un amour qui ne rencontre en elle ni hésitation ni rivalité. D'étape en étape, cet amour va croître, s'intensifier jusqu'au jour où elle quittera la terre, ayant alors acquis cette inimaginable perfection dont seul son rayonnement dans l'espace et dans le temps peut nous donner quelque idée. Ainsi la véritable histoire de Marie, celle qui ne sera jamais écrite parce qu'elle est le secret du Seigneur, est l'histoire de ses assomptions dans l'amour de son Dieu. Essayons toutefois d'entrevoir les grandes étapes de cette évolution.

On ne risque pas de se tromper en avançant que la méditation de la Parole de Dieu fut le grand facteur de ses progrès dans l'amour. Cette méditation était familière à toute jeune Juive. Marie, elle, y apportait une pureté de regard, une attention de cœur uniques. Aussi quand, des années plus tard, une femme élevant la voix dans la foule s'écriera devant Jésus : « Heureux les flancs qui t'ont porté, heureux les seins qui t'ont allaité », celui-ci répliquera-t-il : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent », voulant faire entendre par là que la gloire de sa mère n'est pas tant de l'ordre de la chair que de l'ordre de la foi.

La fréquentation des Écritures initie Marie à cette haute idée de Dieu qui domine toute la pensée et toute l'histoire de son peuple. Il est le Transcendant, le Tout-Puissant, le Saint, celui qu'on ne doit ni nommer ni représenter en images, celui dont on reconnaît la seigneurie par des sacrifices, depuis le sacrifice des prémices lui consacrant les premiers fruits de la terre jusqu'à l'holocauste qui consume entièrement la victime. Il est celui qui, à l'immolation des boucs et des taureaux, préfère encore le sacrifice tout intérieur d'un cœur pur et pénitent. Cette théologie est la nourriture spirituelle de Marie. Comment donc s'étonner que son âme d'enfant merveilleusement pure ait recherché quel sacrifice secret elle pourrait offrir au Seigneur. Alors en elle se forme la résolution de consacrer sa virginité : afin de rendre hommage à la Sainteté de Dieu, afin de lui témoigner son amour, impatient de se prouver. L'originalité et la portée de ce geste n'apparaissent bien que si l'on se rappelle que, chez les Juifs, la maternité n'était pas seulement une gloire humaine pour la femme, mais la meilleure preuve de la bénédiction de Dieu sur elle. La virginité fut l'invention du plus grand amour.

Quel âge pouvait avoir Marie ? Les auteurs en disputent. Les uns pensent qu'elle fit ce vœu dès son tout jeune âge, certains qu'elle en eut le désir très tôt mais ne s'engagea qu'au moment de son mariage. Je me rallierais volontiers à d'autres, qui penchent pour les années de l'adolescence, de cet âge où toute jeune fille désire avec ferveur être quelque chose pour quelqu'un. Quand elle découvrit en son cœur d'adolescente l'aspiration au mariage et à la maternité, Marie sans doute comprit qu'elle pouvait y renoncer et sacrifier par le fait même la chance d'engendrer le Messie, que par ce renoncement à la vocation humaine de la femme elle deviendrait plus vraiment le bien de Dieu, la chose dont il dispose à son gré.

¹ Tous les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament concernant Marie sont cités dans ce numéro, pp. 222-230.

Un tableau d'un peintre italien évoque avec intensité ce don de la jeune Marie. Elle gravit seule l'imposant escalier du Temple, au bas duquel ses parents, qu'elle a quittés, la suivent du regard, tandis qu'au sommet le Grand-Prêtre l'attend.

On ne soulignera jamais trop tout ce qu'il y a d'initiative, de décision, de bondissement dans ce geste de la Vierge, comme d'ailleurs dans sa vie entière. Pas de passivité en elle : tout est éveillé, en acte. La personne humaine la plus intensément vivante. Dans un climat de paix, d'alacrité, de souplesse, dont la moindre trace de tension est exclue — car la tension est encore une faiblesse charnelle, alors que chez elle tout est très purement spirituel. Il est des flammes à peine visibles qui sont les plus ardentes.

Remarquons que, par cette offrande, Marie engage bien plus qu'elle-même : le peuple d'Israël, et plus largement cette humanité dont elle est l'enfant miraculeuse. Elle les représente, les entraîne, les compromet. En elle, et par elle, ils se consacrent au Dieu vivant. « L'ancien monde, écrit Bernanos, le douloureux monde, le monde d'avant la grâce l'a bercée longtemps sur son cœur désolé : des siècles et des siècles — dans l'attente obscure, incompréhensible d'une *virgo genitrix*... des siècles et des siècles il a protégé de ses vieilles mains chargées de crimes, de ses lourdes mains la petite fille merveilleuse dont il ne savait même pas le nom »². — Et voici que ces vieilles, ces lourdes mains viennent de présenter au Seigneur une offrande sans tache.

Nous retrouvons pour la fille cette grande loi de solidarité qui joua en sens inverse pour la mère. Ève désobéit et sa race tout entière fut exilée de Dieu. Marie se donne et en elle c'est cette même race humaine tout entière qui s'offre à l'Amour sauveur. Dieu va pouvoir réaliser les anciennes promesses.

Voici donc inauguré — on devrait dire inventé — par Marie l'état de virginité consacrée. Désormais, à la suite de celle qui est par excellence la Vierge, la Sainte Vierge, une multitude de femmes s'engageront dans cet état qui maintient dans l'Église une réserve de pureté dont le peuple fidèle tout entier est le bénéficiaire. Mais il importe de ne pas confondre la virginité chrétienne avec la situation provisoire de la jeune fille dont la virginité n'a aucune signification spirituelle. Il faut également se garder de deux conceptions qui, isolément prises, sont inexactes : l'une qui se limite à l'aspect physique et sociologique (renonciation au mariage) de la virginité, l'autre qui voit seulement son aspect spirituel de consécration à Dieu. Il ne faut pas dissocier ces deux points de vue, car ils sont complémentaires. Par le vœu de virginité, la femme consacre définitivement son corps à Dieu et donc renonce au mariage, mais cette consécration prend tout son sens du fait qu'elle est le signe d'une consécration de l'âme. C'est-à-dire d'un détachement des créatures, celui que prêchait le Christ, et d'une appartenance plénière à Dieu dans l'amour. — Si l'état de virginité n'est pas la vocation de toute femme, cette appartenance plénière par contre est bien le but que doit poursuivre toute âme chrétienne. Au peuple fidèle sans cesse tenté d'oublier cet idéal, les vierges consacrées ont pour mission de le rappeler, et c'est bien là ce qui fait la grandeur de leur état et pourquoi l'Église le tient en si haute estime.

Marie et Joseph

Les jeunes filles qui aujourd'hui vouent à Dieu leur virginité trouvent dans l'Église des instituts variés leur offrant encadrement et protection. Pour Marie, l'état de virginité tant inconnu d'Israël, il n'y avait pas d'autre solution que le mariage, un mariage qui serait le garant de sa virginité. Il lui fallait rien moins que toute sa confiance en Dieu pour ne pas appréhender l'avenir.

Le Père qui, entre toutes les femmes, l'avait choisie pour mère de son Fils, lui avait choisi, entre tous les hommes, un époux que sa grâce avait longuement formé. Je dis bien un époux, et non pas cette manière de subrogé-tuteur soigneusement octogénaire que les générations dernières ont imaginé, incapables qu'elles étaient de concevoir un jeune cœur à la fois respectueux et tendre, chaste et ardent.

² BERNANOS : *Journal d'un Curé de campagne*, p. 256.

Les prêtres d'aujourd'hui qui ont confessé de nombreux jeunes hommes n'éprouvent pas la même difficulté, ils savent bien que continence et virilité ne sont pas incompatibles.

Quand Joseph rencontra-t-il Marie ? Nous l'ignorons. Étant l'un et l'autre de la descendance de David et peut-être tous deux originaires de Nazareth, il n'est pas improbable qu'ils se soient connus depuis plusieurs années. Notre ignorance de cette rencontre est une invitation à nous rappeler le mariage des Justes de l'ancienne loi : un Isaac dont il nous est dit « il accueillit Rébecca qui devint sa femme et il l'aima, et il se consola de la mort de sa mère », un Jacob qui dut servir sept ans son beau-père pour acquérir Rachel « mais ces sept ans furent quelques jours parce qu'il l'aimait », Tobie et Sara...

Du moins pouvons-nous imaginer la cérémonie du mariage grâce à la parabole évangélique. Joseph, à la nuit tombante, avec ses compagnons portant des torches, se dirige vers la maison de sa fiancée. Marie, parée, l'attend, entourée de jeunes filles aux lampes allumées. L'arrivée de Joseph est saluée d'acclamations qui contrastent avec la joie discrète et grave de Marie. Le cortège traverse le village en fête au son des flûtes et des tambourins, conduisant Marie chez son époux.

Un grand silence enveloppe cette union. Et pourtant nous pouvons dire sans paradoxe qu'elle nous est mieux connue que tant d'autres, car nous avons une certitude : ils s'aimaient. Ils s'aimaient d'un amour dont les nôtres n'approchent pas. Mais pour le deviner, il n'est que de prolonger l'élan de nos cœurs.

L'émerveillement du premier homme devant la première femme, comment Joseph ne l'aurait-il pas éprouvé ? Tout ce qui en lui était fait pour l'admiration, la tendresse, l'hommage s'est éveillé et tourné vers Marie. Il sait qu'elle est en ses mains un bien de Dieu à lui remis, sur lequel il doit veiller d'une sollicitude empressée. Il sait que cette jeune fille qui s'est confiée à lui avec une sécurité et une soumission si parfaites, est son maître dans les voies de Dieu. « Béatrice regardait en haut et moi je regardais en elle » : c'est tellement plus vrai encore de Joseph et de Marie que de Dante et de Béatrice. Sa vie d'homme est fixée, elle a trouvé son centre. « Marie est en sa possession et il l'entoure de tous côtés. — Ce n'est pas en un seul jour qu'il a appris à ne plus être seul. — Une femme a conquis chaque partie de ce cœur maintenant prudent et paternel. — De nouveau il est dans le paradis avec Ève ! — ce visage dont tous les hommes ont besoin, il se tourne avec amour et soumission vers Joseph »³.

Il est plus téméraire de s'essayer à dire ce que fut l'amour de Marie pour Joseph. Du moins peut-on y deviner sans risque d'erreur une fervente gratitude envers celui à qui il lui avait été si facile de confier le vœu fait au Seigneur. Il n'avait pas parlé beaucoup ce jour-là, mais son regard avait pleinement rassuré la jeune vierge. Avec quelle joie désormais elle s'en remet à lui, et de sa personne et de son foyer. Il est sa force. Elle est sa paix. Tout en s'abandonnant à lui comme une petite fille heureuse, elle nourrit pour lui une tendresse maternelle empressée de voir fructifier en son cœur d'homme la grâce du Seigneur.

Oui, un très parfait amour conjugal les lie. Si on veut trouver ce qui le différencie des autres c'est, bien plus encore que l'exclusion des relations charnelles, cette rare qualité — qui est la perfection même de l'amour conjugal : une scrupuleuse volonté de ne pas prendre en l'autre cœur la moindre place, la moindre part appartenant au Seigneur, un soin jaloux d'offrir à l'aimé motif de louer et de chercher Dieu toujours plus parfaitement. Joseph et Marie ne sont mariés que pour s'aider l'un l'autre à mieux vivre la perfection de la virginité.

L'Annonciation et le séjour chez Élisabeth furent-ils antérieurs à l'entrée de Marie dans la maison de Joseph ? Les avis des exégètes sont partagés. Qu'importe, à la condition toutefois de bien se rappeler que Joseph et Marie étaient déjà fiancés lorsque Marie reçut la visite de l'ange et que les fiançailles juives étaient l'équivalent du mariage, à l'exclusion de la cohabitation. Faute d'y penser, certains commettent un grave contresens : Marie aurait d'abord conçu Jésus, et seulement après aurait rencontré Joseph et l'aurait épousé pour « couvrir » toutes choses. Ce contresens est grave, parce qu'il réduit Joseph au rôle de chaperon, et fait du mariage de Joseph et de Marie une pieuse mystification. La

³ Paul CLAUDEL : *Saint Joseph*.

réalité est tellement plus riche : c'est à leur union, c'est à leur amour, à la fois virginal et conjugal, que le Père donne son Fils.

Peut-on aller jusqu'à dire de Joseph qu'il est père de Jésus ? Une rapide réflexion sur la paternité nous fixera. La paternité humaine, précisément parce qu'elle est humaine, n'est pas seulement affaire de corps, mais aussi et d'abord affaire de volonté. Ainsi l'homme qui adopte un enfant a vraiment droit au titre de père — c'est bien autre chose qu'une pure fiction juridique. Or Joseph est bien plus, par rapport à Jésus, qu'un père adoptif : Jésus est confié au mariage de Joseph et de Marie, il est en quelque manière le fruit de leur don virginal à Dieu ; Marie, ce champ en lequel un trésor est caché, appartient à Joseph — autant de raisons qui fondent la paternité de Joseph et lui donnent son caractère unique. Marie elle-même proclamera cette paternité, le jour où elle retrouvera son fils au Temple : « *Ton père et moi te cherchions, angoissés* ».

Jésus est le centre, le nœud de leur amour. « On ne s'aime bien que dans un troisième » écrivait Kierkegaard. Ce ne sera jamais aussi vrai qu'au foyer de Nazareth. Ils ne sont donnés l'un à l'autre que pour mieux se donner ensemble. Mais méfions-nous encore une fois des imageries douceâtres. Ils vivent à la fois dans l'intensité de l'amour et dans l'obscurité de la foi. Le Fils de Dieu, ils ne le *voient* pas, ils *croient* en lui, d'une foi souvent mise à rude épreuve. Pensez à la naissance dans une étable, à l'exil, à la perte de leur fils pendant trois jours. S'aider à croire était une des formes de leur amour.

Tout ce qui en Marie est fait pour la maternité s'épanouit auprès de son Fils. Humble mais sans l'ombre de fausse humilité, elle ose croire, cette petite juive qui a renoncé à la maternité, que son enfant dans ses bras est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Elle ose appeler le Dieu tout-puissant « mon fils », et un jour viendra où « celui par qui toutes choses ont été faites et sans qui rien de ce qui a été fait n'a été fait » l'appellera : « ma Mère ». L'amour de Dieu a des trouvailles divines. Marie l'adore.

Ceux qui les voient ensemble dans la pauvre maison de Nazareth sont frappés de la ressemblance du jeune garçon à sa mère — n'était-ce pas d'elle, et d'elle seul qu'il avait reçu son humanité... Et ce n'est pas seulement son visage, mais sa vie intérieure qui est apparentée à celle de Marie. Son intelligence, son cœur se sont éveillés au contact de sa mère. La voix qu'il a entendue et la tendresse qui l'a nourri, la beauté qui a réjoui ses yeux et fait vibrer son cœur, tout cela qui pose les fondations d'une vie psychologique il le lui doit.

Je n'oublie pas pour autant l'influence de Joseph : je me suis toujours demandé si le ton comme attendri de Jésus lorsqu'il parlait des pères de la terre (« un homme avait deux fils... » « Si vous, tout méchants que vous êtes, donnez de bonnes choses à vos enfants... ») ne s'expliquait pas par le souvenir de ce père silencieux et vigilant qui entoura ses premières années.

Un jour Joseph mourut. Comme s'il avait voulu discrètement s'écarter pour laisser Marie seule avec Jésus, comme s'il convenait que le signe cédât la place à la réalité. Les prophètes, en effet, n'ont cessé de répéter que le don et la fidélité de l'épouse représentent l'attitude que le peuple juif doit avoir envers son Dieu. Saint Paul, transposant la même idée au plan des réalités chrétiennes, enseignera que la soumission de l'épouse est l'image de la soumission de l'Église au Christ. Mieux que tout autre, le mariage de Joseph et de Marie portait cette haute signification. Joseph parti, voici Marie en face de Jésus. C'est Israël en face de Yahweh, c'est l'Église en face du Christ.

Marie et Jésus

Le circonstances de la disparition de Joseph nous sont inconnues. Ce fut sûrement une heure poignante que cette intervention de la mort au milieu de ces trois êtres si fortement noués par l'amour. Car la sainteté n'a jamais insensibilisé les cœurs : l'évangéliste nous parlera des larmes de Jésus devant le tombeau de Lazare. Il y eut grande douleur dans la maison de Nazareth... Et aussi grand changement.

Jésus prend la direction de l'atelier paternel.

Il faudrait une mère pour nous dire de quel regard Marie contemple son fils devenu adulte et quelle expression nouvelle prend son amour pour lui. Car l'amour maternel se transforme au long des années. Il passe insensiblement d'une nuance à une autre, comme le ciel à cette heure qui est entre la nuit et le jour. Une phase de cette évolution est précieuse entre toutes aux yeux des mères : la phase de l'amitié. Bien peu d'ailleurs, semble-t-il, savent garder jusque-là la confiance de leurs fils. Que celles à qui il est donné de vivre cette heure privilégiée se hâtent de la bien vivre. C'est une heure éphémère, un sommet dans l'histoire de leur amour : leurs fils bientôt devront les quitter pour s'attacher à leur femme. Jésus, lui, ne quitta pas sa mère ; l'amitié entre eux, qu'il faut s'émerveiller d'imaginer mais renoncer à décrire, évolua vers une union plus profonde encore, vers une totale communauté de vie et de destin dans l'ordre matériel sans doute, mais avant tout dans l'ordre spirituel.

Marie est de la race des « chercheurs de Dieu » dont parlent les Psaumes. La foi est en elle une faim insatiable de la connaissance du Seigneur. Nous pouvons être certains que son Fils ne l'a pas laissé manquer du pain dont elle a faim. Il est ce Pain, c'est en se donnant qu'il la rassasie. Et se donner c'est d'abord se dire, livrer sa pensée intime. Comment Jésus, qui confiera à ses disciples : « Je ne vous appelle pas mes serviteurs mais mes amis, parce que je vous ai dit tout ce que j'ai appris de mon Père », n'aurait-il pas tout révélé d'abord à celle qui est disciple le plus avide et le plus accueillant ? Comment n'aurait-il pas parlé de *son* Père à celle qui est *sa* Mère ? Marie, comme cette autre femme du même nom, écoute avec attention son Fils devenu son maître et « garde toutes ces choses en son cœur ».

Sans aucun doute est-elle frappée par l'accent avec lequel Jésus parle du Père — cet accent qui nous surprend et nous touche déjà à la simple lecture de l'Évangile. Elle se laisse introduire toujours plus avant dans l'amour de son Fils pour le Père. Elle s'associe toujours plus parfaitement à sa louange, à sa prière, à son impatient désir de la gloire du Père. Le secret et la force de leur intimité, c'est là qu'il faut les chercher : dans leur commun amour du Père, dans leur commune volonté que son règne arrive. C'est le Père qui est le premier sujet de leurs entretiens, c'est lui encore qui est présent dans leurs silences, ces silences entre eux où se consomme l'union de leurs cœurs.

Entre Marie et Jésus, ce rêve toujours déçu des amours humaines s'est réalisé : ils sont un. Non seulement en ce sens qu'ils vivent ensemble sous le même toit, qu'ils aiment et qu'ils prient ensemble, qu'entre eux les peines et les joies sont communes, mais en ce sens plus intime qu'ils sont comme intérieurs l'un à l'autre. Je me souviens d'avoir entendu dire par un ami me parlant de sa femme : « Elle m'est de plus en plus intérieure ». Oui, déjà l'amour humain pressent cette identification dans l'amour. Marie est intérieure à Jésus. Jésus est intérieur à Marie — comprenons ce que cela signifie : il lui communique surabondamment sa vie, cette mystérieuse vie divine qui brûle en lui sous le voile de la chair. Cette vie divine en Marie, qui fait toute sa grandeur, il est impossible de l'imaginer, sinon peut-être à partir de l'expérience des grands mystiques : « L'âme arrive à être toute remplie des rayons de la divinité et toute transformée en son créateur : Dieu lui communique surnaturellement son être... par cette participation l'âme paraît être plus Dieu qu'elle-même, quoiqu'il soit vrai qu'elle garde son être et que celui-ci reste distinct de l'être divin, comme le verre reste distinct du rayon qui l'éclaire et le pénètre »⁴.

Pour désigner cette union de Marie et de Jésus, on a proposé des termes variés : compagne, associée, épouse. Ils déçoivent. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Un terme emprunté aux relations communes pourrait-il convenir à cette relation unique ? C'est peut-être celui d'épouse qui serait à la fois le plus inattendu et le moins imparfait. La liturgie donne ce titre d'épouse du Christ à toute vierge consacrée⁵, la Bible le donne à l'Église. Ne convient-il pas a fortiori à celle qui est le modèle des vierges et la figure de l'Église ? À la condition de voir dans le mariage ce qu'il est essentiellement : le don d'amour exclusif et définitif de deux personnes l'une à l'autre, dans une union infrangible. Sans doute Marie n'a-t-elle pas d'autre ambition que d'être la servante, mais Jésus, lui, la veut épouse et reine. À celle qui lui a tout donné, il se donne, lui et tout ce qu'il a.

⁴ S. JEAN DE LA CROIX : *Montée du Carmel*, L. 2, ch. 5.

⁵ Voir l'article du Père Roguet dans ce numéro : *La consécration des Vierges*.

Ce n'est pas d'abord pour la joie de Marie que Jésus s'est incarné, c'est pour le salut des hommes. La vie côte à côte dans la petite maison c'est bon pour un temps — un long temps il est vrai, proportionnellement à la durée de la vie de Jésus. Un jour vint où l'artisan refusa les commandes, rangea toutes choses dans l'atelier, et prit congé de Marie. Elle, sur le seuil, vit s'éloigner et disparaître au tournant du chemin celui qui était toute sa vie.

Qu'on ne se laisse pas tromper par les apparences, la séparation n'est qu'extérieure. Marie n'est pas plus absente de l'action de Jésus qu'elle n'est absente de sa vie profonde. Saint Jean le suggère bien, qui nous la montre à ses côtés au début et au terme de son ministère apostolique : à Cana et au Calvaire. À noter qu'au festin de noces une mystérieuse allusion est faite au rendez-vous de la Croix : « Mon *heure* n'est pas encore venue ». Marie est au courant, elle a entendu parler de cette « heure », la grande heure de la vie de Jésus, elle sait bien qu'il compte sur elle, qu'il aura besoin d'elle. Pas plus qu'il ne s'est passé d'elle pour naître, il n'entend se passer d'elle pour accomplir sa mission. Et c'est bien la plus grande preuve d'amour qu'il puisse lui donner, s'il est vrai que pour l'épouse il n'est pas de plus grand bonheur que de servir, de plus grande détresse que de n'être plus nécessaire.

Nous retrouvons Marie présente et debout au Calvaire. Et ce n'est pas seulement son corps, c'est son âme qui est présente et debout. Et ce n'est pas à côté du sacrifice qu'elle se trouve, mais parfaitement associée au sacrifice. Dans le oui de l'Annonciation, elle avait consenti non seulement à la naissance mais aussi à toute la mission de Jésus, donc implicitement à la Croix. L'heure est venue de renouveler ce consentement en pleine connaissance de cause, d'offrir au Calvaire celui qu'elle reçut dans ses mains à Bethléem, de tendre au Père, à bout de bras, celui qui est sa chair et son sang. Elle sait la signification de tout ce qui arrive et tandis que les apôtres, « hommes de peu de foi », se sont enfuis, elle, elle croit, une fois de plus elle adhère au plan divin, de tout son cœur déchiré. Elle sait qu'elle est la première sauvée par le sang de son Fils, que toutes les grâces qu'elle a reçues lui ont été accordées à cause de cette heure. Elle sait qu'un peuple immense d'enfants de Dieu est engendré et que ces enfants sont les siens parce qu'il a plu à Jésus de l'associer au sacrifice, d'incorporer son offrande et ses souffrances à elle au mystère de la Rédemption.

Quand elle entend le « Femme, voici ton fils », par quoi Jésus mourant lui confie saint Jean et, en saint Jean qui la représente, toute l'humanité, c'est pour elle comme une nouvelle annonce : une nouvelle maternité lui est proposée, à laquelle elle donne un nouveau consentement. Mais tellement différente de la première, cette nouvelle annonce. Tout avait été douceur en ce lointain matin de Nazareth, tout est déchirement lorsqu'il s'agit d'engendrer à la grâce cette pesante humanité. Tout fut sérénité dans son activité maternelle auprès de Jésus, tout sera labeur pour élever ces fils d'Ève et en faire des fils de Dieu. Et cela au long des siècles.

Au matin de Pâques, Jésus apparut-il à sa Mère ? Nous l'ignorons. Mais, une chose est certaine : c'est d'abord en son âme que Marie vécut le mystère pascal...

L'Ascension enfin sera, comme la Résurrection, un mystère joyeux : Marie rend au Père ce Fils que le Père lui avait donné, mais elle sait bien que rien ne peut le séparer d'elle.

Marie et l'humanité

Au jour de la Pentecôte, apôtres et disciples sont rassemblés au Cénacle. La Mère est au milieu de ses enfants. Tout à coup des flammes apparaissent, qui se posent sur eux et en font des hommes nouveaux. Emportés par l'allégresse et l'amour, ils courent annoncer les merveilles de Dieu.

Cette scène en évoque irrésistiblement une autre : à Nazareth, 33 ans plus tôt, Gabriel parle à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi, la Vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'Être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu ». À la naissance du Christ, à la naissance du Corps

mystique, Marie est là, donnée, consentante, et l'Esprit Saint intervient pour accomplir, avec son concours, l'œuvre de Dieu.

Les Actes des Apôtres nous tracent un tableau idyllique de la jeune Église : « Tous les croyants vivaient unis et mettaient tout en commun ; ils vendaient biens et propriétés et en partageaient le prix entre tous, selon les besoins de chacun. Tous les jours, d'un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur... Les Apôtres rendaient témoignage avec beaucoup de force à la résurrection du Seigneur Jésus... et chaque jour, le Seigneur augmentait considérablement le nombre des sauvés ».

De Marie il n'est pas question, mais nous savons bien qu'elle est là, humble et discrète, au milieu de tous ses enfants qui vivent dans la joyeuse exaltation des lendemains de Pentecôte. La meilleure preuve de sa présence maternelle n'est-elle pas cette miraculeuse union entre tous les disciples : « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ». Marie ne prêche pas. Fait-elle seulement des miracles ? ... Elle est là le Témoin par excellence de la vie de son Fils.

Les évangélistes l'interrogent longuement sur les événements passés ; Luc note diligemment les récits de l'enfance du Christ pour nous les transmettre. Les Apôtres ont recours à ses lumières. Elle leur parle de ce qu'elle connaît des mystères du Christ, mais avant tout elle leur fait une âme. Elle leur inspire l'ambition des plus vastes conquêtes missionnaires. Son bonheur est profond, d'assister à l'« éclatement » de la chrétienté primitive hors de la Galilée et de la Judée, hors de la nation juive, car son cœur n'a pas plus de frontières que celui de Jésus. Du regard elle suit ces garçons qui s'élancent sur les routes, de sa prière elle les accompagne, car elle n'ignore pas ce qui les attend...

Dans la multitude des convertis, combien de timides, d'hésitants, de malades de corps et d'âme. Son affection les discerne, son dévouement s'empresse. Il lui est bon de pouvoir servir encore son Bien-aimé en tous ces « petits » : « Tout ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites », avait-il dit.

Jésus a fini de souffrir, mais ses membres, eux, continuent de lutter et de peiner, les premières persécutions se déclenchent, les premiers emprisonnements, les premiers martyres : Marie s'unit toujours plus profondément au mystère rédempteur.

L'essentiel de la mission de Marie n'est cependant pas saisi tant qu'on n'a parlé que de ses contacts avec ceux qui l'entourent. Son action est à la fois plus intérieure et plus universelle. Une page de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aide à le comprendre. La jeune carmélite se sentait toutes les vocations, de prêtre, de missionnaire, de martyr et souffrait de se trouver bien impuissante. Cherchant une réponse à son désir dans la première Épître aux Corinthiens, elle a d'abord été découragée en apprenant que dans le Corps mystique chaque membre a une fonction différente de celle du voisin. Et tout à coup la lumière se fait : elle comprend que si l'Église est un corps, il ne lui manque sûrement pas l'organe le plus nécessaire : le cœur ; que ce cœur est brûlant d'amour ; que s'il venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les martyrs refuseraient leur sang. Et Thérèse de s'écrier : « Ma vocation, c'est l'amour ». Ce qui est vrai de la petite carmélite l'est a fortiori de sa mère. La place, la fonction de Marie dans l'Église c'est d'être le cœur : de son impulsion, tous les membres reçoivent la vie.

Mais n'oublions pas ce qui fait vivre ce cœur. Marie n'est si parfaitement mère que parce *qu'elle est parfaitement « épouse » du Christ. Cette union avec lui s'entretient et s'approfondit par l'Eucharistie qu'elle reçoit de la main des Apôtres — quand on évoque ces communions de Marie, on ne peut se défendre d'envier ceux qui pouvaient venir s'agenouiller auprès d'elle...*

Ces deux amours, du Christ et des hommes, en son cœur n'en font qu'un : parce qu'elle aime Jésus elle aime tous ceux-là autour d'elle qu'il a sauvés par son sacrifice ; parce qu'elle aime tous ceux-là, elle vient auprès de lui parler de chacun et puiser la vie qu'elle veut leur transmettre. Et cependant ces deux amours l'écartèlent. On lui prêterait volontiers le mot de saint Paul aux Philippéens : « Je me

sens pris entre deux désirs : je voudrais bien m'en aller pour être avec le Christ et c'est de beaucoup, de beaucoup le meilleur ; mais demeurer ici-bas, c'est préférable à cause de vous ».

Il fallut bien cependant que la mère un jour quittât les enfants. Nous ignorons tout de ses dernières heures parmi les siens. Une seule certitude : son corps, ce corps qui avait donné la vie au Fils de Dieu, ne connut pas la corruption du tombeau.

Après tant d'années vécues dans la foi, Marie enfin accède à la vision. Bienheureuse celle qui a cru sans défaillance tout au long de son itinéraire terrestre : enfin elle voit. Elle voit la gloire de Dieu resplendissante en son Fils, elle voit la fécondité du Calvaire, elle voit la fécondité de sa propre vie. Et tous ces enfants qu'elle vient de quitter, et tous ceux que sa maternité engendrera jusqu'à la fin des temps, elle apprend à les connaître avec le regard même de Dieu, à les nommer chacun par son nom. Elle n'ignore rien de leurs besoins, de leurs faiblesses, de leurs aspirations et intervient auprès du Christ de toute la force de son crédit auprès de lui. C'est bien là le rôle de la mère d'être médiatrice entre les enfants et le père, de parler des enfants au père, d'incliner vers les enfants le cœur du Père. *Ora pro nobis*, ces mots que si souvent nous adressons à Marie, il faut en bien comprendre la portée. Nous faisons intervenir en notre faveur auprès de Dieu celle qui jamais ne lui refusa rien. Sans doute « la Reine n'a point le pouvoir ni le commandement. Elle ne décrète point. Elle n'agit pas sur les assemblées ni sur les peuples. Mais elle règne sur le cœur du Roi ».

Ainsi celle qui se voulait simplement la *servante* du Seigneur, et parce qu'elle se voulait simplement la servante, le Seigneur l'a faite reine à ses côtés. Elle s'est levée comme le soleil et ne cesse de monter dans le ciel de l'Église. Depuis saint Paul qui en parle d'une façon tout à fait épisodique en écrivant aux Galates : « Dieu envoya son Fils, né d'une femme », pas un siècle qui n'ait découvert et proclamé une nouvelle gloire de Marie. N'en est-il pas de même dans les familles humaines : c'est lorsqu'ils avancent en âge que les enfants prennent mieux conscience de la place que leur mère tient dans la vie du foyer, souvent même c'est lorsqu'elle n'est plus qu'ils mesurent son irremplaçable amour.

Tout nous autorise à penser que le rayonnement de Marie ira toujours grandissant, que son influence, si forte sur notre civilisation chrétienne, s'étendra au monde entier. Rien ne nous fait mieux comprendre le bienfait de cette influence que d'approcher les civilisations qui en sont privées. Je pense notamment à l'Islam. Maire *virginise* les peuples chrétiens, leurs pensées, leurs goûts, leurs mœurs. Elle nous enseigne quelle doit être l'attitude de la créature en face de Dieu : offrande, accueil, soumission joyeuse. Et qu'il est d'un orgueil intolérable de prétendre se suffire. Que seuls les humbles, ceux qui attendent tout de Dieu, sont comblés. Aux femmes elle transmet son amour et son estime des petits, des souffrants, des déshérités, afin qu'elles les protègent dans un ponde toujours tenté de donner tort aux faibles. Aux hommes si portés à croire que tout se gagne par la force et par l'argent, elle apprend qu'il est des réalités qui ne se conquièrent qu'à genoux et méritent que pour les promouvoir on sacrifie sa vie. Quand notre Occident s'est refusé à son influence, la barbarie n'a pas tardé à reparaître, cette barbarie raffinée dont notre génération a fait de cruelles expériences.

L'histoire des victoires de Marie n'est pas close... elle ne le sera qu'au grand jour du retour du Christ, venant dans toute sa gloire pour juger les hommes. Quelle sera alors le rôle de Marie ? L'Écriture ne le dit pas, mais il ne nous est pas impossible de le deviner...

*

Nous voici au terme de notre méditation. Nous avons suivi le destin de Marie, d'étape en étape. À chacune, il nous semblait avoir atteint le sommet. Et chaque fois il nous fallait repartir pour un sommet nouveau.

Marie, jeune fille, renonce à la maternité en signe de sa volonté d'appartenir au Seigneur. Que peut-il y avoir au-delà, au-dessus de cette vie consacrée vouée à la prière ? — Précisément parce que Marie lui est donnée, Dieu va se servir, et de son corps, et de son âme pour réaliser le grand dessein de l'Incarnation. Et rien n'est changé, et tout est nouveau dans la vie de la Vierge. Consacrée à Dieu, elle l'est comme avant, mais d'une manière si merveilleusement inattendue : Dieu se fait son enfant. De

longues années elle va veiller sur sa croissance... Mais il faut bien qu'un jour les mères acceptent de voir leur fils les quitter pour aller à leur mission. — Marie va-t-elle retrouver sa vie solitaire ? Non. Ce n'est pas à une autre que Jésus demande d'être la compagne, l'associée de son action et de sa Passion. Et c'est une nouvelle étape, courte mais combien pleine. — Au Calvaire, à l'heure où tout est consommé, où la vie de Marie semble s'être achevée dans l'offrande de son fils, voici qu'une nouvelle mission lui est confiée. Mission maternelle qui prolonge sa mission auprès de Jésus et n'aura pas de fin tant qu'un enfant de Dieu sur terre aura besoin de Sa Mère.

Ces métamorphoses dans la vie de Marie nous révèlent une loi essentielle de la croissance spirituelle de l'âme chrétienne — et aussi du Peuple de Dieu. Chaque étape à la fois rompt avec la précédente et l'accomplit. On se croyait à l'étape définitive, et voici qu'on débouche sur une nouvelle aventure spirituelle. Le nouveau consentement que requiert cette aventure dispose à de nouvelles ascensions dans l'amour et ouvre l'âme aux plus prodigieuses largesses de son Dieu.